

Quelques réflexions sur les relations entre chrétiens et musulmans
Dix ans après le *Discours de Ratisbonne*
par Geneviève Comeau
Centre Sèvres Facultés jésuites de Paris

Je ne traiterai pas dans ce texte de la rencontre entre la foi biblique et la pensée grecque – ce qui était en fait l'essentiel de la conférence de Benoît XVI à Ratisbonne le 12 septembre 2006. **Je vais me limiter à un aspect mineur de la conférence : ce qui est dit de l'islam** – et qui a en fait suscité de vives réactions dans les milieux musulmans, assurant ainsi la célébrité du « *Discours de Ratisbonne* ».

La demande de cet article m'est parvenue quelques jours après les attentats à Paris du 13 novembre 2015. A la suite de ces attentats, toutes sortes d'articles ont été publiés dans les media et les réseaux sociaux, pour commenter les liens (ou s'interroger sur les liens) que ces terroristes avaient avec l'islam. Divers points de vue se sont exprimés. Relisant dans ce contexte douloureux la conférence de Ratisbonne, je n'ai pu m'empêcher de trouver le passage sur l'islam, au début de la conférence, bien inoffensif ! Pourquoi donc ces quelques phrases, qui ne forment pas du tout le cœur du texte de Benoît XVI, ont-elles déchainé une telle colère ?

Le journal *Le Monde*, à l'époque, expliquait ainsi les protestations du monde musulman : « Citant des propos vieux de six siècles, Benoît XVI perpétue ainsi l'image d'un islam qui ne condamnerait pas assez nettement la violence au nom de la foi et qui, à la différence du christianisme – qui a bénéficié de l'héritage de la philosophie grecque, de saint Augustin et de Thomas d'Aquin – n'aurait jamais acquis les instruments de la raison et de la modernité. »

L'honnêteté intellectuelle m'oblige à préciser que ce n'est pas ce qu'a dit Benoît XVI ! Il cite certes un dialogue du XIV^{ème} siècle entre l'empereur byzantin Manuel II Paléologue et un savant persan, parce qu'il vient de le lire dans une édition récente. Il montre qu'il connaît la sourate 2,256 « Pas de contrainte en religion », ainsi que d'autres sourates plus récentes et moins pacifiques (sans doute connaît-il aussi le principe de l'abrogé et de l'abrogé, diversement interprété dans le monde musulman). Il en arrive alors à l'argumentation de l'empereur : répandre la foi par la contrainte est absurde, il vaut mieux faire appel à la raison, car foi et raison ont partie liée.

En fait, ce passage lui sert d'introduction pour sa réflexion sur le lien entre foi et raison (héritage grec) dans le christianisme.

Cela dit, la colère du monde musulman est compréhensible. D'abord, parce que c'était le pape, la plus haute autorité dans l'Eglise catholique, qui s'exprimait. Les mêmes phrases, dans la bouche d'un professeur ordinaire de théologie, auraient passé inaperçues. Ensuite, parce qu'il s'exprimait devant un public composé uniquement d'universitaires catholiques : aucun musulman n'était présent dans la salle. Comment parler d'une tradition religieuse en l'absence de tout représentant de cette tradition ? Les règles de déontologie du dialogue interreligieux ont-elles été respectées ?

Le début de la conférence de Ratisbonne a donc été d'une grande maladresse. Je ne m'étends pas davantage sur l'incident, qui a été abondamment commenté à l'époque.

Où en est-on aujourd'hui dix ans après ? Les événements récents nous font nous pencher sur deux questions, sans doute en partie liées, celle de la liberté religieuse et celle de la violence. Je dirai ensuite ce qui me semble à privilégier pour les relations entre chrétiens et musulmans.

On pourrait commencer par se demander ce que dit le Coran de ces deux questions... Beaucoup de choses, assez fines et subtiles ! Le Coran n'est pas un texte simple, il est traversé de tensions. Sans doute est-il assez vain de mettre en avant tel verset, pour l'opposer à tel autre... « Le Coran est un livre subtil, associant des versets susceptibles de compréhensions différentes voire contradictoires. Pour remédier à cette disparité, les savants ont élaboré une théorie de l'abrogation mais elle suit des règles controversées selon les écoles et les auteurs. Pour les traditionnistes ou salafistes, le Coran permet de justifier l'application de la peine capitale à l'apostat ; mais pour les réformateurs 'libéraux', au contraire, il expose explicitement la liberté de religion...¹ »

En réalité, ce n'est pas le Coran qui détermine les positions islamiques les plus dures, mais certains *Hadiths* attribués au Prophète Mohammed. Or il n'est pas facile de faire une critique historique et herméneutique des *Hadiths* ; en outre, n'accepteront une telle critique que ceux qui voudront bien l'accepter...

Pour reprendre l'expression du dominicain Adrien Candiard, membre de l'Institut Dominicain des Etudes Orientales au Caire, le Coran, toujours lu à la lumière de la Tradition du Prophète, « n'est pas un texte violent, mais il offre une certaine disponibilité à un usage violent.² » Dans la même ligne, l'imam d'Ivry-sur-Seine, Mohamed Bajrafil, auteur d'un livre *Islam de France, l'an I*, reconnaît qu'on peut trouver dans une certaine lecture de l'islam de quoi justifier les actions des terroristes liés à Daech³. Ce n'est pas l'islam qui est à réformer, conclut-il, mais la lecture des textes de l'islam.

De fait, aujourd'hui, un des courants musulmans qui se développent le plus est le salafisme : né à la fin du XIX^{ème} siècle, ce courant prétend revenir aux sources de l'islam, mais de manière figée et littéraliste. Il s'oppose radicalement à une herméneutique nouvelle pour la lecture des textes fondateurs de l'islam. Il existe un salafisme pieux, et un salafisme davantage guerrier – celui sur lequel se sont greffés Daech et les divers terrorismes. « Mais, guerrier ou non, le salafisme crée les conditions intellectuelles et spirituelles de la violence⁴ », car son discours sur la décadence de la société occidentale n'encourage pas un vivre-ensemble serein.

Ce tableau pourrait sembler sombre, car il a présenté surtout les courants islamiques malheureusement les plus médiatisés, à cause de la conjonction entre le salafisme et le wahhabisme d'Arabie Saoudite : les pétro-dollars jouent sans doute un rôle important dans la diffusion actuelle de cette manière de vivre l'islam.

¹ E.Pisani, « Apostasie en islam. Vers la liberté religieuse ? », in : *Etudes* novembre 2015, p. 70.

² *Urbi et Orbi, La Documentation catholique*, 20 novembre 2015, conférence du fr. Adrien Candiard.

³ *La Vie*, du 3 au 9 décembre 2015, p. 30.

⁴ Conférence du fr. Adrien Candiard.

Bien entendu il existe aussi d'autres manières de vivre l'islam, plus paisibles et plus ouvertes à la rencontre de l'autre non-musulman. On peut espérer qu'elles continueront à former la majorité des croyants musulmans.

Du côté chrétien, et plus précisément catholique, la diversité est grande également. Un nombre croissant de catholiques développent une peur, et même un refus de l'islam, et ne voient plus la nécessité du dialogue interreligieux – ils craignent qu'un tel dialogue soit en fait une attitude de faiblesse de la part de l'Eglise. Heureusement, un bon nombre de catholiques connaissent personnellement des musulmans : grâce à des amitiés, à des collaborations dans diverses associations, ils ne confondent pas islam et terrorisme, islam et refus de la diversité religieuse de notre monde. Ils ont compris que l'objectif des extrémistes est de diviser, et qu'il importe, pour y résister, de tisser des liens entre toutes les personnes de bonne volonté.

Ce qui me semble devoir être privilégié aujourd'hui, c'est justement ce vivre-ensemble, cette collaboration pour le service de l'humain. Voir les rencontres et le dialogue comme des contributions importantes à la paix. C'était déjà la vision proposée par Benoît XVI : c'est sur le terrain de l'humain que les échanges pourront être le plus fructueux. A l'occasion des 25 ans de la rencontre d'Assise, en octobre 2011, il a affirmé avec conviction que le but des rencontres était de nous convertir tous à sortir de la violence et d'une attitude de conquête par rapport aux autres. Le pape François lui a emboîté le pas. Dans l'exhortation apostolique *La Joie de l'Évangile*, c'est bien dans la section intitulée « Le dialogue social comme contribution à la paix », qu'il a situé le dialogue interreligieux : « Nous apprenons à accepter les autres dans leur manière différente d'être, de penser et de s'exprimer. De cette manière, nous pourrions assumer ensemble le devoir de servir la justice et la paix, qui devra devenir un critère de base de tous les échanges. Un dialogue dans lequel on cherche la paix sociale et la justice est, en lui-même, au-delà de l'aspect purement pragmatique, un engagement éthique qui crée de nouvelles conditions sociales. ⁵»

Pas de dialogue interreligieux fécond sans prise en charge des questions concrètes ; pas de rencontres vraies entre les croyants en dehors des contextes socio-historiques, politiques et économiques, dans lesquels les interlocuteurs sont situés. Il s'agit donc d'assumer les ambiguïtés multiples des situations historiques, et de discerner les chemins de paix qu'on peut y tracer.

Est-ce là renoncer au dialogue théologique ? D'une part certaines conditions sont nécessaires pour bien vivre un tel dialogue : maturité des interlocuteurs, capacité à écouter et à se laisser déplacer, etc... D'autre part, privilégier le dialogue de la vie et celui des œuvres, c'est aussi se donner mutuellement un témoignage, en actes, de ce à quoi la foi en Dieu engage concrètement les croyants. Cette dimension « fondamentale » a bel et bien une couleur théologique !

⁵ *La Joie de l'Évangile*, n. 250.